

« Le dit de Jean-Pierre Chevènement »

M. Jean-Pierre Chevènement, sénateur et ancien ministre de la Recherche, de l'Éducation nationale, de la Défense et de l'Intérieur, a répondu aux questions de cinq élèves d'ASIA. L'entretien s'est déroulé au Lycée franco-japonais de Tokyo, le 19 décembre 2008.

Fils d'un couple d'instituteurs de Franche-Comté, Jean-Pierre Chevènement s'est fait remarquer très jeune en remportant deux *accessits* au Concours général : en version grecque et en géographie. Excellent élève mais rétif aux ordres de son professeur de gymnastique, sa scolarité a suivi un long fleuve tranquille qui l'a conduit de Sciences Po à l'ENA, avec un détour linguistique sur les rives du Danube et un service militaire en Algérie. Plus inattendue est sa nomination, à la fin des années 1960, à l'ambassade de France en Indonésie où il a exercé les fonctions de conseiller commercial. Déjà politique, il analyse alors les enjeux de la Guerre froide en Asie et prend conscience du rôle futur que ce continent est appelé à jouer. Ministre, c'est naturellement que ses fonctions le dirigent vers un Japon qu'il aime. Sans oublier, depuis Tokyo, de saluer le réseau des lycées à l'étranger « perle précieuse sur la couronne de la France. »

ASIA - Vos parents étaient tous deux instituteurs en Franche-Comté. A la maison comme en classe, quels ont été les avantages et les inconvénients d'être « un fils de professeurs » ?

Jean-Pierre Chevènement - Les avantages sont simples. A cette époque, mon père était prisonnier de guerre, donc je vivais avec ma mère, dans un petit village du Haut-Doubs près de la frontière suisse. J'ai appris à lire très jeune, je lisais à quatre ans, il y avait beaucoup de livres à la maison. De plus, ma mère était une femme exigeante qui avait une très haute idée du savoir. Elle m'a certainement transmis ce goût de la connaissance, de cette curiosité. Mon père est rentré en 1945 et il m'a plutôt ouvert sur la nature. C'était un homme qui aimait beaucoup la pêche, la chasse, les champignons... Voilà l'influence de mes parents. Mais je dirai que tous deux me donnaient une haute idée de ce qu'était la culture. Evidemment, c'était la culture d'une école primaire puisqu'ils tous étaient deux instituteurs. Par la suite, leur exigence à mon égard m'a stimulée. Voilà pour les avantages... Alors, quels sont les inconvénients ? Un des inconvénients, c'est que vous êtes toujours un peu seul quand vous êtes le fils de l'instituteur ou de l'institutrice. Vous êtes légèrement à part. Par conséquent, il peut y avoir, mais je ne veux pas exagérer, un sentiment de distance à l'égard des autres enfants. Mais cela ne m'empêchait pas d'avoir des copains. Simplement, j'étais le fils de l'institutrice, donc ce n'était pas tout à fait la même chose.

Au lycée, quelle était votre matière préférée ?

Je crois que c'était la littérature...



M. Chevènement devant la calligraphie de Koku (Pays) © ASIA

Et la matière que vous aimiez le moins ?

Il y en avait deux que je n'aimais pas. Pas du tout ! C'était l'éducation physique et il y avait ce qu'on appelait à l'époque "les leçons de choses". Ce qu'on appelle technologie maintenant. Disons que j'étais assez maladroit. Et je n'aimais pas obéir aux ordres du professeur de gymnastique, quand il fallait faire des pompes ou sauter au cheval d'arçons etc. Je trouvais cela très rebutant. Je ne détestais pas le sport, le football, mais je n'aimais pas la gymnastique comme discipline. Je ressentais que c'était trop directif. Cela m'ennuyait.

Lycéen, quelle était votre filière : scientifique ou littéraire ? Avec quels projets de métier ?

A l'époque, je suivais la filière littéraire A. Je pense que dans les années 1950, il n'y avait même pas de seconde d'indétermination ou de détermination. En A, il y avait un baccalauréat de philosophie. Je faisais aussi du français, du latin, du grec. J'étais très bon élève. J'avais le premier prix dans les matières où j'étais le plus intéressé et j'avais le deuxième prix dans les autres. Par exemple les mathématiques ou les sciences. Nous partagions les prix d'excellence avec un autre élève qui était premier là où j'étais second et second là où j'étais premier. A l'époque les filières littéraires étaient considérées comme les meilleures. C'est après qu'il y a eu une réforme faisant de la filière scientifique une filière privilégiée. Mais c'était dans les années 1950. Voyez, vu mon âge certain. Cela remonte à une époque ancienne où les études littéraires étaient plus développées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Mes professeurs voulaient que je devienne professeur. Alors que moi, je m'étais dit que je pourrais être ingénieur des Eaux et forêt parce que mon grand-père était garde forestier, comme il fallait évidemment une certaine promotion. J'ai très vite abandonné cette idée. En fait, je m'intéressais beaucoup à la politique, en lisant les journaux notamment. Le village où j'habitais avait été occupé par les Allemands. Donc, j'avais le sentiment qu'il se passait beaucoup de choses qui m'échappaient complètement. J'avais appris qu'il existait des sciences politiques et qu'à Paris, il y avait un institut de sciences politiques. Je me disais que s'il y avait une science de la politique je devais absolument l'apprendre. C'est pour cela que j'ai fait Sciences Po ... contre l'avis de mes professeurs qui voulaient que je prépare l'Ecole normale supérieure. J'ai choisi Sciences Po et ce n'est qu'après que je me suis aperçu qu'il n'y avait pas vraiment de sciences politiques... Mais c'était trop tard !

Dans quelle discipline avez-vous été lauréat du Concours général ?

J'ai eu deux accessits au Concours général : en version grecque en 1956 et en géographie en 1957. J'étais très fier parce que dans mon lycée, à Besançon, il y avait très longtemps que l'on n'avait pas eu de récompense au Concours général. On m'a offert un voyage à Paris et les studios Harcourt pouvaient prendre une photographie qui était offerte à chaque lauréat. J'ai gardé cette photographie, j'avais 17 ans. C'est le prix que j'ai reçu. Ça ne m'a rien apporté d'autre mais j'étais très content.

Autrement, ce Concours est tombé un peu en désuétude après 1968. Mais quand je suis devenu ministre de l'Éducation nationale, j'ai rétabli la cérémonie de distribution des prix à la Sorbonne. Je considérais que c'était un facteur d'émulation pour les élèves. Ça ne coûte pas cher finalement d'avoir ce concours ouvert à tous les élèves de première et de terminale des lycées de France et des lycées français de l'étranger. Par la suite, mes professeurs ont été extrêmement déçus de la voie professionnelle que j'ai choisie. Mon proviseur m'avait convoqué et il m'avait dit que je pourrais faire un très bon helléniste parce que j'avais eu cet accessit en version grecque. Que je pourrais même bifurquer vers l'archéologie. Je me serais alors intéressé aux langues anciennes. Il avait conclu en me disant que je ratais quelque chose. Je pense que mon proviseur avait raison.

Vous avez déclaré : « en apprenant à lire, on forme des citoyens ! » Pouvez-vous nous expliciter cette phrase ?

Lire est un exercice qui oblige à raisonner. Donc, en apprenant à lire, on apprend à penser. Je crois que le citoyen, tel qu'on le conçoit en France, est un homme ou une femme qui doit exercer son jugement. Par conséquent, le citoyen doit montrer un esprit critique. Au bon sens du terme. Pas de critique systématique.



Lynn Yoshimatsu interviewant M. Chevènement © ASIA

Il doit trier. Faire la part de ce qui est vrai ou faux, bon ou mauvais. Par conséquent, en apprenant à lire, on apprend à délier l'esprit. L'objectif d'une bonne maîtrise de la lecture est la base de tout. Même aujourd'hui en informatique, si vous ne savez pas lire, ça n'ira pas. Donc, il faut apprendre à lire. Mais cela va bien au-delà. C'est vraiment un exercice du jugement. C'est la base de la République, du régime de la souveraineté du peuple. Le peuple, ce sont les citoyens. Si vous avez un peuple ignare, c'est très mauvais pour la démocratie. Si vous avez un peuple citoyen éduqué, c'est très bon. (...)

Vous avez dit : « le mot n'est pas que le mot, il est l'expression de l'idée » Quel est, selon vous, le plus beau mot de la langue française ? Et le moins beau ?

Le mot « amour » est beau dans toutes les langues, mais il est beau en français. Et le mot le plus vilain ... « jalousie ». Mais cela va souvent ensemble.

Au début des années 1960, vous avez obtenu un diplôme de langue allemande à l'Université de Vienne en Autriche. Qu'avez-vous retiré de cette expérience « Erasmus » avant l'heure ?

A Vienne, il y avait des étudiants appartenant à plusieurs nationalités. J'y ai rencontré une petite Suédoise, blonde. De mon âge. Mais beaucoup plus délurée que moi ... Par ailleurs, je garde un très bon souvenir de Vienne, de ses palais, de cette culture autrichienne, austro-hongroise, de ce mélange de peuples d'Europe Centrale, de la cathédrale Stephansdom, des musées. Mais, vous savez, le Danube n'est pas bleu, c'est un fleuve assez boueux, qui passe assez au Sud de Vienne.

Après avoir obtenu votre diplôme à l'Institut d'études politiques de Paris, vous intégrez l'Ecole Nationale d'Administration. Pouvez-vous nous présenter cette école, avec les qualités que vous lui connaissez encore et les défauts que vous lui reprochiez déjà en 1967 ?

Vous savez qu'en 1967, j'ai écrit avec deux de mes camarades un petit livre, « L'Enarchie », qui était un pamphlet dirigé contre l'école nationale d'administration. C'est essentiellement un concours à l'entrée et un concours à la sortie ; entre les deux, on n'apprend pas grand-chose. On fait quelques stages. Par exemple, j'ai appris à verser le vin sur les conseils de mon préfet. J'ai appris à donner un coup sec du poignet pour que la goutte tombe dans le verre et pas sur la nappe. Voilà le souvenir que j'ai de ce que j'ai appris à l'ENA.

Ce que j'ai appris, ce fut à l'Institut d'études politiques, et surtout par moi-même en faisant un mémoire sur l'Allemagne. Donc j'ai passé quasiment une année en sous-sol dans la bibliothèque de Sciences politiques. Une magnifique bibliothèque où j'ai tout lu, enfin tout ce que je pouvais lire sur l'Allemagne dans la littérature française. Et même de l'allemand traduit en français parce que je ne maîtrisais pas suffisamment l'allemand malgré mon séjour à Vienne. C'est une langue difficile quand-même. Je me suis beaucoup immergé dans ces études de Sciences politiques. Pour revenir sur le sujet de l'ENA, j'avais fait mon service militaire en Algérie. J'en étais revenu beaucoup plus adulte. Par conséquent, j'ai beaucoup moins bien pu supporter l'ENA.

Dans les années 1960, vous avez été nommé conseiller commercial à l'ambassade de France en Indonésie. Quels souvenirs gardez-vous de ce pays et de l'Asie du Sud-Est ?

J'y ai passé relativement peu de temps parce que le commerce extérieur, s'il m'intéressait, n'était pas ma vraie vocation. (...) C'était juste après le très controversé coup d'État de 1965, appelé Gestapu, qui avait écarté Sukarno du pouvoir et éliminé le parti communiste indonésien. C'était le début du régime militaire du président Suharto. La répression avait fait beaucoup de morts et on les trouvait encore des les usines d'assainissement que des groupes français avaient construites dans la région de Jakarta. Politiquement, c'était une impression assez étouffante. Mais sur le plan économique, c'était le début des investissements étrangers en Indonésie. Je me souviens du grand barrage de Jatiluhur que la France avait construit, mais qui ne nous a jamais été payé !

C'est là qu'on voyait quand même l'influence magique de la France car quand on allait se promener sur les bords du lac de Jatiluhur il y avait une petite cabane sur lequel il y avait marqué « steak frites », et c'est tout ce qui restait de l'influence française après le départ de nos entreprises, des chantiers qu'elle y avait construits... il y avait Coyne et Bellier qui étaient les architectes de ce grand barrage. Qui avait été inauguré en grande pompe par un ministre de M. Pompidou qui s'appelait M. Olivier Guichard.



Clarisse Tistchenko et M. Chevènement ASIA

Le peuple javanais est extrêmement sympathique, assez mystérieux quand même, toujours très souriant. Un peuple malais dont la langue est le « bahasa indonesia ». Je me suis fait quelques amis. J'ai même noué des contacts avec un ministre qui est ensuite devenu président et qui s'appelle M. Habib. Il n'est pas resté longtemps président, il a été écarté.

A partir de Jakarta, j'ai fait de très beaux voyages : à Bali, à Java mais aussi dans plusieurs capitales d'Asie du Sud-est. J'y ai visité des parcs technologiques. Disons que c'est à cette époque là que j'ai compris l'importance future de l'Asie.

Dans un contexte indonésien de non alignement et de guerre froide, quelles analyses avez-vous portées sur la situation nationale et sur l'Asie du Sud-Est ?

Ce qui était encore en jeu à l'époque, c'était la guerre du Vietnam. Comme beaucoup de Français, j'étais contre. J'ai même fait des manifestations contre la guerre du Vietnam à Paris. Quand j'ai intégré le parti socialiste au congrès d'Epinay, une des premières décisions a été de faire manifester le parti socialiste contre la guerre du Vietnam parce qu'avant, il était plutôt pro-américain.

Quand j'étais en Indonésie, Sukarno avait été écarté. Il avait une vision stratégique, qu'il appelait « konfrontasi », c'est-à-dire d'affrontement entre les forces progressistes et les forces réactionnaires. En réalité, l'écrasement du régime de Sukarno a été une grande victoire pour les Etats-Unis et, de manière générale, pour les forces anti-communistes.

A quand votre première visite au Japon remonte-t-elle ? Depuis lors, quelles relations entretenez-vous avec ce pays ?

Ma première visite au Japon, je l'ai faite en septembre 1981. J'étais à l'époque Ministre de la Recherche et de la Technologie et j'étais le premier ministre du nouveau gouvernement de gauche à venir au Japon. Je me suis

beaucoup intéressé à ce que l'on pouvait faire dans le domaine de la coopération nucléaire civile. Nous avons des accords très étroits avec Tokyo Electricity. Nous avons contribué à construire l'usine de Rokkasho mura. J'ai essayé de créer des liens entre la cité scientifique de Tsukuba et les établissements de la région parisienne: Saclay, Orsay dans la région de la Vallée de Chevreuse. Cette première visite a été très importante. Je suis resté en contact avec le patron de Tokyo Electricity, Monsieur Hiraiwa qui est devenu ensuite le président du Keidanren - le Medef japonais- et nous avons développé une forte coopération dans ce domaine.

Ensuite, je suis revenu au Japon plusieurs fois comme Ministre de la Défense pour voir si nous pouvions développer des fabrications communes dans les technologies duales -valables pour le civil comme pour le militaire-. Par exemple dans le domaine des hélicoptères. Je ne crois pas que cela ait donné de grands résultats, sauf peut-être aujourd'hui où il y a des retombées plutôt dans le civil. Puis, je suis revenu à titre privé, comme élu local : j'étais maire pendant 24 ans d'une ville dans l'est de la France qui s'appelle Belfort et je m'intéressais aux entreprises japonaises qui pouvaient venir dans la région. D'ailleurs, il y a une école japonaise à Colmar, pas très loin de Belfort, et j'espérais pouvoir faire venir d'autres entreprises japonaises mais cela n'a pas marché.

Enfin, je suis revenu ici pour faire une conférence avec Monsieur Iguchi sur l'actualité des idées de citoyenneté dans le monde d'aujourd'hui, en France et au Japon. Je suis sénateur depuis peu -seulement trois mois- mais je suis déjà devenu vice-président du groupe d'amitiés France-Japon. Toujours, je suis resté très attentif à ce qui se faisait au Japon. J'avais en effet été impressionné par la capacité des Japonais dans le domaine de la recherche, de l'automatisation de la production, des robots.

Je reviens périodiquement au Japon depuis maintenant vingt-sept ans.



M. Chevènement dédicant le livre d'or du Dit d'Asie



Andreas Elledge et M. Jean-Pierre Chevènement © ASIA

Quel message souhaiteriez-vous adresser aux jeunes des lycées Français de l'étranger ?

Un historien, Fernand Braudel, a dit que l'identité de la France était à 80% dans sa langue. Par conséquent, vous êtes des témoins exceptionnels, des acteurs pour le développement de la langue française et d'une manière générale de la culture française. Je ne dis pas de l'influence de la France parce que je sais que dans les établissements français à l'étranger il y a une majorité d'élèves qui ne sont pas Français. Mais tous appartiennent à la grande diversité des peuples francophones et aussi à des pays qui sont, soit des pays d'accueil, soit des pays tiers.

Je crois que ces établissements ont une réputation d'excellence, qu'ils doivent maintenir. C'est une perle précieuse sur la couronne de la France.

Notre pays est naturellement ouvert aux autres
On le voit même dans le Kanji de Ken Kopp
Je suis sûr, après la soirée rencontre, que les élèves
de Lycé franco-japonais de Tokyo sauront
élargir ce passage qui est celui de la culture
française partagée.
Merci de votre accueil et de l'amical
dialogue que nous avons mené, très très bref...
Avec mes respectueux remerciements
et nos vœux chaleureux
de réussite !
Jean Pierre Chevènement



KEN KOPFF
18 / 12 / 08

Koku (le pays), calligraphie japonaise de Ken Kopff.



Jean-Pierre Chevènement entouré, de gauche à droite, par MM. Francis Maizières, Jean-Christophe Bidet, Matthieu Séguéla, Ken Kopff, Clarisse Tistchenko, Andreas Elledge, Lynn Yoshimatsu, Agathe Bollecker, Kristina Obame. © ASIA

« Le Dit de Jean-Pierre Chevènement »

Intervieweurs : Agathe Bollecker (5^{ème}), Andreas Elledge (3^{ème}), Kristina Obame (Tle ES), Clarisse Tistchenko (4^{ème}, section européenne), Lynn Yoshimatsu (Tle ES-OIB).

Calligraphe: Ken Kopff (1^{ère} S)

Réalisation : Fumihiko Asakura (enseignant de japonais), Farid El Khalki (informaticien), Kenji Hashimoto (technicien), Pascal Ritter (enseignant de philosophie), Matthieu Séguéla (enseignant d'histoire-géographie), Aurélie Signoles (documentaliste).

Conception et coordination du Dit d'Asie : M. Séguéla

« Le Dit d'Asie » est réalisé avec le soutien du Lycée franco-japonais de Tokyo et du Service culturel de l'Ambassade de France.

Remerciements : Mme Lydie Boureau-Coignac, Proviseur ; M. Jean-Christophe Bidet, Proviseur-adjoint, M. Francis Maizières, Conseiller culturel adjoint.



Ken Kopff et Clarisse Tistchenko avec Jean-Pierre Chevènement venant de recevoir sa calligraphie © ASIA

L'expression « Le dit de ... » est propre à l'Extrême-Orient et rappelle « Le dit du Genji » (*Genji monogatari*, chef d'œuvre de la littérature japonaise du X^e siècle) et « Le dit de Tianyi » (grand ouvrage contemporain de François Cheng, écrivain d'origine chinoise et Académicien français).

« Le Dit d'Asie »

Profitant de la venue à Tokyo de personnalités de premier plan, des élèves de la rédaction japonaise d'ASIA les interrogent dans les domaines suivants :

- **l'Éducation :** la jeunesse et le parcours scolaire/universitaire de l'interviewé(e)
- **l'Histoire :** les événements dont la personnalité a été l'acteur ou le témoin
- **la Géographie :** la relation entretenue par la personne avec le Japon et l'Asie

L'invité(e) conclut sur un message qu'il/elle souhaite adresser aux élèves des lycées français de l'étranger.

Après relecture et autorisation par la personnalité interrogée, l'interview est publiée dans le journal ASIA et mise en ligne sur le site du LFJT et de l'AEFE-Asie. « Le Dit d'Asie » se propose de réaliser des interviews utiles aux élèves qui pourront ainsi découvrir le parcours scolaire, universitaire et professionnel d'ainés illustres et s'inspirer de l'exemple qu'ils incarnent, particulièrement dans le domaine des études.

Contact : m.seguela@lfjt.or.jp